

OPPRESSION. RIVALITE ET LIBERATION

Il y a longtemps (oh ! tout au plus quinze ans), les intellectuels progressistes, chrétiens ou pas, et la majorité du bon peuple, croyaient en une image simple de désordre établi. Il y avait ceux d'en haut et ceux d'en bas, les possédants et les exploités, les forts et les dominés, l'impérialisme et les opprimés. Comme ceux d'en bas étaient plus nombreux, et qu'ils avaient à leur côté le monopole du coeur et celui de la compétence (au moins, du dévouement), ils finiraient par l'emporter, pacifiquement ou par les armes, et construire un monde juste, un monde égal, un monde meilleur.

Las ! Les révolutions n'ont pas bien tourné, les élections n'ont pas changé le monde. Alors sont (re)venus les Nouveaux (?) Prophètes, clamant la nouvelle croisade : <<Résignez-vous ! Résignez-vous ! Le mal est au coeur de chaque homme ! Il n'y a pas de victime innocente ! Le mal c'est le désir du mieux ! Vouloir changer les choses, c'est vouloir le Goulag ! >>.

Parmi ces nouveaux prophètes, l'un eut un succès tout particulier chez les élites savantes. Moins médiatique, plus cultivé, il sut transformer le discours du "Pas de victime innocente" en une anthropologie totalisante (et cachée depuis les origines du monde). Et, en trempant le tout dans une petite dose d'hégélianisme revue par Maritain (pas du meilleur il est vrai), la Souris Verte nous donnait en plus une apologie de la religion chrétienne. <<Résignez-vous ! résignez-vous ! et n'écoutez pas les faux prophètes de la Théologie de la libération ! >>.

L'habileté de René Girard était très simple. Il suffit de remarquer que la violence déployée pour accaparer un objet présuppose la réalisabilité et la désirabilité de cet objet. L'oppression ne peut donc être première : il faut matière à opprimer, et l'opprimé doit bien en être un peu responsable. En somme, oppresseur et opprimé ne sont que d'anciens rivaux ayant involontairement coopéré à désigner des objets dignes de convoitise et de

jalousie, et les uns l'ont finalement emporté sur les autres. La violence ne maintient pas l'oppression, pas plus n'est-elle moyen de se libérer, elle est la substance même de la rivalité mimétique, elle est le mal en lui-même. Mal dont chacun est à la fois coupable et victime, sauf à rompre le cercle infernal, à se faire agneau, comme le Christ. Un Christ qui ne serait pas venu apporter le glaive, qui n'aurait pas saisi le fouet contre les marchands, un Christ dont le Sacré Coeur de Paris célèbre encore l'écrasement de la Commune, un Notre Seigneur de la Résignation et du chacun à sa place, un Notre Seigneur de la Réconciliation des Bourreaux et des Résistants, un christianisme à la Lopez Trujillo-Fresno - Pie XII, un bon petit Jésus comme les aiment les puissants.

Merveille que cette anthropologie, et comme elle convient à certains ex-soixante-huitards rentrés dans leurs velour côtelé ! Jusque chez des économistes qui furent marxistes. Plus de domination, plus que de la rivalité. Plus d'opresseur, plus que des concurrents. Plus de lutte des classes, plus que des luttes de classement. Et les plus malins dans ce jeu du "toujours plus" sont les rivaux coalisés, les "corporatismes", ces ignobles dockers, ces infâmes mineurs qui n'osent même pas affronter seuls, en libres entrepreneurs, le grand vent de la rivalité universelle.

Trêve de plaisanteries. Un faux prophète a toujours un peu raison, ou l'on ne l'écouterait pas. Et le girardisme a deux fois, trois fois raison (pour s'en tenir au domaine que je connais un peu : l'économie capitaliste et sa crise actuelle).

D'abord le capitalisme est bien une double structure : c'est une société marchande (où règne la rivalité) et une société salariale (où règne l'oppression). Il suffit de ne s'intéresser qu'aux activités purement marchandes (non productives) pour voire fleurir des cas magnifiques de rivalité mimétique. La bourse, tiens, ou les marchés financiers. Ici, pas de valeur objective: des bouts de papiers qui valent ce qu'on en pense, et on en pense ce que les autres en disent. Comportement mécanique d'automates trivialement couplés, d'ailleurs effectué de plus en plus souvent par des programmes d'ordinateur. Effet - Panurge, polarisations, bulles

spéculatives: le marché financier est un monde girardien, comme l'ont montré Aglietta et Orléan. Mais il ne concerne que quelques centaines de milliers de "rivaux" de par le monde, qui organisent ce monde enchanté pour leurs propres jeux.

Le problème (et c'est là que le girardisme a une seconde fois raison, et en même temps profondément tort), c'est que les rapports d'oppression, d'exploitation eux-mêmes se manifestent comme la conséquence de ces rapports de rivalités. «Pourquoi, Mesdames et Messieurs les travailleurs, ne pouvons-nous vous accorder plus de salaires ? une réduction de la durée du travail ? Pourquoi exigeons-nous une discipline de fer dans cette usine ? Mais voyons... parce que si nous ne le faisons pas, nos concurrents vous écraseraient ! ». Très vieille tactique que la justification de l'existence de chaque oppresseur par la rivalité entre les oppresseurs ! Pourquoi faut-il des seigneurs ? Ben Pardi, pour protéger les serfs contre les raids des autres seigneurs !

Mais avec le salariat, on peut faire mieux : justifier le sort des opprimés par l'existence des autres opprimés : «Tu n'es pas content ? Il y en a des milliers qui attendent à la porte ! Sans compter ceux de Corée, qui bossent, eux ! ». On peut faire encore mieux : présenter cette rivalité des salariés comme la conséquence de la rivalité mimétique des consommateurs. «Comment, vous voulez du protectionnisme pour sauver votre emploi ? Mais ce magnétoscope dont vous rêvez et qu'a déjà votre voisin, vous n'y accéderez jamais s'il doit être produit en France ! ».

Mais là se révèle l'imposture girardienne: le besoin de magnétoscope n'est pas le produit d'une rivalité mimétique (on s'en est très bien passé jusqu'ici) mais d'une pression sociale organisée d'en haut, et qui d'ailleurs pourrait être satisfaite dans un cadre non concurrentiel, sans drame et sans "contrainte extérieure", si on s'en donnait démocratiquement le temps et les moyens. L'intensité de la concurrence interne et externe peut être modulée par des compromis nationaux (conventions collectives, protectionnisme) : c'est un choix politique qui privilégie plus ou moins l'exploitation ou la stabilité sociale, ce n'est pas un fait anthropologique.

Surtout, ce serait ajouter l'odieux au ridicule que d'imputer le "désir d'emploi salarié" à la rivalité mimétique. L'emploi salarié est, dans une structure sociale aujourd'hui donnée, indépendante des individus, le seul moyen pour l'écrasante majorité d'accéder aux biens nécessaires à la vie commune, et surtout à la reconnaissance sociale. Sentir qu'on n'est pas une bouche inutile: besoin anthropologique qui n'a rien de girardien, même s'il repose sur un déficit d'être. Et pour cela, la majorité doit en passer par les diktat des détenteurs du monopole de l'organisation (pas seulement de la propriété !) des moyens de production.

Tout l'effort du socialisme (et même du christianisme social) avait consisté à révéler cette structure d'exploitation (opposant deux classes) derrière l'apparence de la rivalité des individus (salariés ou patrons) que soulignait le libéralisme. Les conquêtes sociales ont fait reculer les effets pervers de l'individualisme libéral. Aujourd'hui Girard reprend le discours à la Pie IX de la critique des excès du libéralisme, mais sur la base de la reconnaissance pleine et entière, bien dans l'air du temps, de l'individualisme méthodologique.

Et là, les girardiens ont une dernière fois raison, et encore profondément tort (contre le marxisme en particulier) : la domination d'une classe (ou d'un groupe, comme on voudra) n'est pas le résultat de la violence victorieuse exercée par ce groupe préconstitué contre le groupe des autres pour s'approprier un objet de désir préconstitué. Elle repose sur un consensus de tous les individus à l'égard du (dés)ordre existant.

Mais ici encore s'arrête la pointe de vérité dans l'argumentation girardienne. Car chez Girard, même si elle ne s'exerce plus pour conquérir un objet préalablement donné comme relativement rare et objectivement désirable, la violence reste fondatrice. Or la violence (qu'il faudrait d'ailleurs définir avec un peu plus de sérieux : dans un mot valise, on peut finalement tout mettre sans risquer d'être démenti), disons la violence comme acte permettant de contraindre l'autre à faire ou à renoncer à faire, ne peut être qu'une médiation de la perpuation, de l'actualisation, ou de

transformation, de rapports sociaux beaucoup plus complexes. Le viol ne fonde pas la sexualité phallogratique, c'est l'inverse. La domination ne s'exerce durablement que si elle est individuellement consentie (comme règle du jeu) par les dominé(e)s, que si elle peut se justifier par quelque fonction sociale prêtée au dominant dans l'organisation de la reproduction sociale telle qu'elle est.

Face au jeune mouvement ouvrier qui expliquait l'exploitation par la violence (des dominants), Engels répondait déjà (contre Duhring) : «Le simple fait que les opprimés et les exploités sont toujours de beaucoup plus nombreux suffit à montrer l'absurdité de cette théorie. La question reste toujours d'expliquer les rapports de souveraineté et de servitude. Ils sont nés par deux voies différentes...». Il y a bien sûr l'asservissement par la violence d'autres communautés : guerre de rapine pour recruter les esclaves, aujourd'hui lutte des grands latifondiaires pour exproprier les "posseiros" des frontières amazoniennes. Mais à l'intérieur des communautés, c'est la division du travail, la formation d'une caste séparée d'organiseurs du travail social, «primitivement serviteur de la société et qui en devient le maître : la souveraineté se fonda toujours sur l'exercice d'une fonction sociale».

Aujourd'hui, l'Entrepreneur, "seul créateur d'emplois et de richesses", apparaît comme la figure emblématique de la violence oppressive exercée (sur les salariés) au nom d'une fonction sociale (organiser leur coopération et les préserver de la concurrence... des autres salariés !). Auprès de lui, le Technocrate, seul dépositaire du point de vue d'ensemble, de l'intérêt de la Communauté, peut disposer de la troupe pour envoyer à Maleville massacrer les opposants à Super-Phoenix. Toujours au nom de son rôle social (défendre la France dans la guerre économique mondiale).

Depuis le début de la crise présente, on assiste à une renaissance, une remobilisation de la rivalité pour conforter l'oppression: vieille tactique "diviser pour régner". On nous promet même un "marché unique européen" après avoir enterré l'espace social européen. Les dominants ont soif de rivalité. Le fond de la crise, c'est, à la fin des années 60, la montée

de la révolte contre les formes autoritaires, taylorienne de l'organisation du travail, la révolte contre l'organisation capitaliste de la vie quotidienne, les formes hiérarchiques de l'autorité. Une sortie de la crise pouvait, peut toujours, être recherchée du côté d'un surcroît de démocratie, de coopération entre les femmes et les hommes, entre les nations. Mais les possédants ont choisi une autre voie : déchaîner la rivalité chez ceux d'en bas comme chez ceux d'en haut, opposer les travailleurs aux consommateurs, les travailleurs les uns aux autres, la couturière des Philippines à celle des Vosges, le métallo brésilien au métallo nord-américain. Violence répressive et rivalité impersonnelle se combinent en un ballet qui concourt au maintien de l'oppression. Dans le Tiers-Monde, on envoie la troupe contre les grévistes. Chez nous, il suffit de dire aux grévistes : «L'usine va déménager dans le Tiers-Monde. Ou alors nos concurrents s'en chargeront». Mais partout la mise en scène de la rivalité n'est qu'un outil de l'oppression.

Alors, les voies de la libération ? D'abord la révolte. C'est-à-dire la prise de conscience contre le système, qui s'oppose à l'amertume contre les "pseudo-rivaux" (femmes, immigrés, juifs, étrangers). Cette révolte là est bonne, même violente, même inorganisée, même sans projet clair... Les émeutes de la faim ont fait davantage contre les Shylocks du F.M.I. que tous les discours macroéconomiques. La révolte est forcément violence, même sous les formes "non-violentes", qu'elle soit armée ou pas, sanglante ou pas: car le refus des règles du jeu jusqu'ici passivement acceptées est toujours une violence contre les dominants, contrepartie (mais non pas double : ce n'est pas une rivalité !) de la violence généralement muette du désordre établi. Gandhi se couchant devant les trains faisait violence aux Anglais.

Mais il y a violence et violence. La révolte, par quels moyens ? Problème très difficile, car les moyens prédisposent de la fin. Utiliser les moyens des autres (la délégation à des spécialistes par exemple) peut transformer la révolte en reproduction du Même, car alors les "dirigeants" deviennent les doubles des anciens oppresseurs. Ce n'est pas tant une question de "degré" de violence (plus ou moins armée, plus ou moins sanglante). En se substituant aux foules du congrès des Soviets lors de la

prise du Palais d'Hiver, les bolcheviks, spécialistes de bonne volonté, ont sans doute évité une effusion de sang, mais... En se substituant à la plèbe qui soutenait (non armée) Cory Aquino, le coup d'Etat des généraux Enrile et Ramos lui a sans doute évité d'autres centaines de martyrs, mais... Toute la difficulté de la révolte est que sans "organiseurs" elle tourne à vide, avec des organisateurs trop "spécialisés" elle reproduit un autre ordre peu différent de l'ancien. Le débat sur le franciscanisme dans le Nom de la Rose, c'est tout le débat sur le changement, au XXe siècle comme naguère.

La révolte est d'autant plus efficace qu'elle crée elle-même, dans sa propre lutte, avec expérimentations sociales et prises d'appui sur les institutions, les valeurs et les moyens du monde nouveau : auto-organisation, démocratie, solidarité. La violence physique, au fond, c'est ceux d'en haut qui en décident l'emploi.

Quels principes pour ce monde nouveau, pour cette alternative ? Toujours l'autonomie, la solidarité, donc le recul des oppressions, des hiérarchies, et pour cela le recul des rivalités.

Non pas l'exacerbation de la division du travail, la lutte pour le monopole du savoir, mais la recherche de la polyvalence partagée dans la mise en oeuvre des nouvelles technologies.

Non pas la multiplication des petits boulots, seul recours des marginalisés pour glaner quelques miettes chues du festin des nantis. Non pas le gardiennage contre la "rivalité" des autres pauvres. Mais la mise en place d'un véritable secteur d'utilité sociale, subventionné, autogestionnaire dans son organisation interne, contractuel dans son rapport avec les usagers...

Non pas la lutte pour les heures supplémentaires qui vous rapportent quelques minutes à passer dans quelque Eurodisneyland, mais la réduction générale du temps de travail, le développement du temps libre pour la création, la démocratie, l'amour...

Non pas la France qui gagne, la guerre commerciale internationale, mais des accords d'autolimitation réciproque de la concurrence et de codéveloppement, l'abolition de la dette du Tiers Monde...

Utopie ? L'alternative est toujours une utopie. Une utopie vers laquelle on doit tendre. Projet finalement plus réaliste que celui de développer, sans explosion de violence ouverte, l'oppression et la rivalité.

Alain LIPIETZ

Auteur de :

L'Audace ou l'enlèvement. Sur les politiques économiques de la gauche. (La Découverte)

Mirages et miracles. Problème de l'industrialisation dans le Tiers-Monde (La Découverte)

Signataire de l'Appel pour un Arc-en-Ciel.